

Études d'histoire religieuse



L'émiettement de la pensée canadienne-française par Gérard Bouchard

Gérard Bouchard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, s.l., Éditions Nota bene/CEFAN, 2003, 131 p. 10 \$

Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx, Montréal, Boréal, 2003, 313 p. 26 \$

La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960), Montréal, Boréal, 2004, 319 p. 30 \$

Fernande Roy

Volume 71, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006613ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006613ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Roy, F. (2005). L'émiettement de la pensée canadienne-française par Gérard Bouchard / Gérard Bouchard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, s.l., Éditions Nota bene/CEFAN, 2003, 131 p. 10 \$ / *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p. 26 \$ / *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p. 30 \$. *Études d'histoire religieuse*, 71, 89–99. <https://doi.org/10.7202/1006613ar>

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis Inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'émiettement de la pensée canadienne-française par Gérard Bouchard.

Note critique

Gérard Bouchard, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, s.l., Éditions Nota bene/CEFAN, 2003, 131 p. 10 \$

Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx, Montréal, Boréal, 2003, 313 p. 26 \$

La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960), Montréal, Boréal, 2004, 319 p. 30 \$

Les trois derniers livres du prolifique historien et sociologue Gérard Bouchard font partie d'un ensemble visant à comprendre la pensée canadienne-française depuis l'échec des Rébellions jusqu'à la Révolution tranquille. L'importance de Lionel Groulx lui a valu une publication séparée, *Les deux chanoines*, tandis que *La pensée impuissante* est essentiellement consacrée à Arthur Buies, Edmond de Nevers, Édouard Montpetit et Jean-Charles Harvey. Ces deux ouvrages ont été précédés d'un petit livre, *Raison et contradiction*, publié à la suite d'une conférence axée sur le cadre théorique de cette étude.

Raison et contradiction

Commençons donc par ce commencement. Gérard Bouchard est intrigué par l'imaginaire collectif du Canada français. Il appelle ainsi « l'ensemble des représentations par lesquelles toute collectivité se donne une définition d'elle-même et des autres, au passé, au présent et au futur ou, en d'autres mots, tout ce qui compose une vision du monde, au sens le plus étendu du terme, incluant l'identité, la mémoire et l'utopie. » (p. 12-13) C'est la formation et la transformation de ces constructions symboliques, leur

structure et même, en principe, leur ancrage social qui intéressent l'auteur, bien que, curieusement, il néglige la question de la pluralité de ces imaginaires au sein d'une même collectivité tout comme celle des énonciateurs ou des fabricants d'imaginaires. Cet objet d'études n'est certes pas facile à cerner puisque l'imaginaire – il faut noter le singulier – apparaît comme « le produit toujours mouvant, toujours en négociation, de l'ensemble des démarches discursives par lesquelles une collectivité aménage et réaménage ses attaches dans l'espace et dans le temps. » (p. 18-19) Sur le plan théorique, on constate ici un étonnant amalgame de tous les discours ; il pourrait même en résulter « un » discours collectif ou national (p. 31). L'auteur précise que la production de l'imaginaire renvoie à la culture au sens très large, à l'intérieur de laquelle, cependant, il resserre considérablement l'objectif puisqu'il privilégiera l'étude de la « pensée » en tant que « lieu d'énonciation formelle, de production de sens, pouvant faire appel à l'argumentation, à la rhétorique, à la connaissance positive, mais aussi à la fiction et au mythe. » (p. 19) Du mythe, on saura un peu plus loin que c'est « un énoncé de sens dont la caractéristique principale est de n'être pas vérifiable. » (p. 28)

On voit déjà poindre une première difficulté. Certes, un auteur peut choisir les définitions qui lui conviennent, mais certains choix sont moins heureux que d'autres. Ici, on n'a pas d'un côté la pensée, rationnelle, vérifiable, et, de l'autre, le mythe, irrationnel et non vérifiable. Au contraire, la « pensée » contient à la fois la raison et le mythe. Pourtant, si l'on se fie au sous-titre du livre, le mythe est censé venir « au secours de la pensée »... Pour étudier la pensée sociale et politique au sens large, celle qui élabore des visions d'une société et des programmes d'action, puisque, finalement, c'est l'objet d'étude, n'aurait-il pas été plus simple de retenir le concept d'idéologie ? Concédons que le terme n'est plus à la mode et qu'il est sans doute perçu de manière péjorative par le large public auquel s'adresse de plus en plus Gérard Bouchard.

Par l'étude de la « pensée », l'auteur veut éventuellement rejoindre l'imaginaire, une réalité vaste à souhait, qui ressemble un peu à la vieille instance idéologique des marxistes. Cet imaginaire peut être abordé, nous dit l'auteur, « en partie comme résultant d'une démarche de négociation du réel » (p. 24) et, sous cet angle, il contient des mythes et des savoirs, il n'est donc ni entièrement fiction ni représentation fidèle de la réalité ; il peut aussi être abordé « en partie comme un credo ou un pari sur l'univers : l'imaginaire affirme un ensemble de valeurs, il institue des croyances, des normes, il propose des modèles, des repères, il indique des directions pour l'action. » (p. 24) Comme on le voit, en éliminant le terme sans doute désuet d'idéologie, Gérard Bouchard s'est malheureusement privé d'un concept idoine et de toute la réflexion des spécialistes de ce champ d'étude. Ainsi, cela fait plus de trente ans que tout le monde s'entend sur le fait que l'analyse

de ce type de discours ne peut se passer de la prise en compte des contextes d'énonciation et de la nature des conflits sociaux dans lesquels s'insèrent les énonciateurs. Aussi est-il étonnant de constater que l'auteur n'ait pas cru bon d'insérer dans son cadre d'analyse une réflexion sur les groupes porteurs de ce qu'il appelle la « pensée ». Malgré la mention occasionnelle et vague du terme « élites », les classes ou les groupes sociaux n'existent plus et il n'y a pas vraiment d'intermédiaires entre les individus et la collectivité. Qui plus est, dans le cas des Canadiens français, en dépit du pluriel, « élites » renvoie essentiellement à une seule élite, la fameuse élite traditionnelle dont le nationalisme conservateur prédominait, paraît-il, durant le siècle considéré (p. 81). Cette fois, c'est sur le plan des contenus que nous sommes ramenés trente ou quarante ans en arrière...

Après s'être soucié de définitions, avec plus ou moins de bonheur, Gérard Bouchard a choisi d'aborder son objet d'études sous l'angle de la contradiction, ce qui ne peut être considéré comme une approche innovatrice. Les idéologies sont farcies d'éléments contradictoires, c'est bien connu. Ce n'est pas dans ces discours, en effet, qu'on trouve des descriptions fidèles de la réalité puisqu'ils ne s'inscrivent pas dans le seul registre de la rationalité. C'est aussi pourquoi on s'empêche de comprendre son objet d'études si, sur le plan méthodologique, on se borne à la reconstitution d'un catalogue plus ou moins hétéroclite de thèmes ou de valeurs. Pour aller au-delà des inévitables antinomies, il faut analyser l'organisation des divers éléments (thèmes, valeurs, idées, etc.) en mettant au jour les priorités implicites et explicites du discours. Dans ce cadre, on ne voit pas non plus comment faire l'économie des contextes d'énonciation. Retrouver des mots, des expressions, des bouts de phrase et même des paragraphes entiers, sans savoir qui parle, à qui, quand, pourquoi et de quelle manière, me paraît un exercice plutôt futile et d'un positivisme suranné.

Gérard Bouchard, qui doit savoir tout cela, ne semble pas s'en être préoccupé. Au contraire, comme outil de méthode, il propose plutôt une typologie de son cru. Ainsi, eu égard à la contradiction, il y aurait trois sortes de « pensée ». D'abord la pensée radicale dont la caractéristique serait d'éliminer un des termes de la contradiction, en érigeant l'autre en valeur absolue. L'auteur donne, bien à tort, comme exemples québécois, celui des Patriotes de 1837-1838 ou celui des Rouges dont les « pensées » respectives fourmillent de contradictions, à mon avis. Le deuxième type serait la pensée organique, qui réussit à harnacher les contradictions en recourant à un mythe puissant et, surtout, efficace. Il en résulte des tensions structurantes, créatrices, dynamiques. L'auteur ne semble pas avoir trouvé d'exemple québécois pour illustrer la pensée organique libérale. On a donc droit au cliché selon lequel les États-Unis auraient surmonté les contradictions de leur libéralisme avec le mythe de l'*American dream*. Enfin, il y a la pensée dite

fragmentaire ou équivoque, qui ne sait pas se dépêtrer de ses contradictions. L'effet est paralysant, entraînant confusion, incohérence et impuissance. Ces qualificatifs péjoratifs sont réservés à la « pensée » canadienne-française. Si on ne savait pas que ce ne sont pas uniquement les idées qui mènent le monde, on se sentirait déjà tout misérables.

L'on se prend à suspecter que ce cadre théorique émane d'une lecture empirique particulière à l'auteur. Étant donné que je ne connais aucune « pensée » exempte de contradictions, je n'insiste pas sur le premier type. Les deux autres types, cependant, relèvent des catégories succès et échec. L'efficacité se mesure à l'aune de la réussite. Ainsi, l'auteur associe à la pensée organique ce qu'il appelle des mythes projecteurs, sources d'effervescence et de progrès collectif, tandis que la pensée équivoque s'arrime à des mythes déprimeurs, qui nourrissent l'inertie, le mépris de soi et la méfiance à l'endroit des autres, la frustration et la peur de l'avenir. On ne s'étonne pas alors d'apprendre que, puisque les États-Unis ont réussi en tant qu'État-nation, « il a fallu qu'une puissante armature symbolique retienne et catalyse toutes [leurs] forces centrifuges. » (p. 62) Par contre, les Québécois francophones ou les Canadiens français n'ayant pas abouti là où le souhaite Gérard Bouchard, il faut retrouver la pensée fragmentaire, équivoque et impuissante qui les a conduits à cet échec. En outre, ces pauvres Canadiens français sont affublés de mythes dits déprimeurs. Ainsi, selon l'auteur, le mythe dominant la collectivité canadienne-française entre 1850 et 1950 aurait été celui de la survivance, « c'est-à-dire un consentement implicite au statu quo, à la situation d'infériorité économique, au repli, à la marginalisation, au passéisme. Tout cela suggère une fracture qui se logeait au cœur de la pensée et de la société de cette époque. » (p. 82-83)

C'était leur faute ! Qui ne reconnaîtrait ce vieux cliché auto-accusateur qui traînait dans les écrits sur le passé canadien-français dans les années 1950 et 1960 ? Gérard Bouchard, en tout cas, pose son objet d'études comme s'il récusait l'ensemble des travaux des historiens des cinquante dernières années. Avec une certaine candeur, il propose des concepts très englobants (imaginaire collectif, mythe et même archémythe), qui sont pourtant mal ajustés à ce qu'il va réellement étudier. Le danger d'analyse floue et imprécise n'est pas mince avec ce cadre théorique qui, en outre, semble piper les dés au départ. Et pourtant, il y a des lacunes encore plus graves dans cette lecture de la « pensée » canadienne-française.

Les deux chanoines

Parmi les penseurs canadiens-français, Gérard Bouchard a placé Lionel Groulx en tête de file. Certes, il s'agit d'un personnage et d'un auteur important, mais de là à en faire « le » penseur canadien-français du XX^e siècle, il y a une marge. Pour présenter le chanoine à ses lecteurs, Gérard

Bouchard utilise plusieurs auteurs dont quelques historiens, des admirateurs ou des disciples et sans doute un peu Lionel Groulx lui-même, qui avait l'art de se mettre en vedette dans ses écrits et, notamment, dans ses Mémoires. Il ne les critique pas, à l'exception d'Esther Delisle. L'image de Lionel Groulx apparaît, d'entrée de jeu, fortement positive et son auditoire, très large. L'interprétation de Susan Mann Trofimenkoff concernant l'influence somme toute assez circonscrite de Groulx à l'époque de *L'Action française* est rejetée dans une petite note. Cependant, en conclusion, Gérard Bouchard finit par dire le contraire : le chanoine n'a pas convaincu les élites politiques et économiques, son influence s'étant essentiellement exercée en milieu clérical et, de manière passagère, chez les jeunes (p. 230-231). Bien que l'auteur se défende de poursuivre cet objectif, il reste que magnifier Groulx au début de l'analyse a pour effet de créer une certaine figure mythique, l'intellectuel sans failles que, bien sûr, il n'était pas, un faux héros qu'il sera ensuite facile de déboulonner.

Évaluer l'auditoire du penseur nationaliste n'est pas vraiment le propos de l'auteur. C'est bien dommage et cela limite beaucoup la portée de l'étude. D'une part, le traditionalisme nationaliste ne représente qu'une partie de la « pensée » canadienne-française de la première moitié du XX^e siècle et personne n'a établi que cette partie était dominante ; d'autre part, l'influence de Lionel Groulx a bien varié dans le temps. Sa période de gloire est celle de *L'Action française* durant les années 1920 et sans doute aussi les années 1930. Par la suite, il n'a plus la même audience et d'autres ont pris sa place comme leaders nationalistes. Curieusement pour un historien, Gérard Bouchard croit qu'il peut se passer de la chronologie et donc, il aborde la longue vie du chanoine sans aucun souci de la diachronie ni, d'ailleurs, de la synchronie, sous prétexte qu'il ne veut pas faire de la « micro-histoire sociale des idées ».

L'objectif des *Deux chanoines* est de montrer que Lionel Groulx s'est contredit plus ou moins sur tous les sujets et tout au long de sa vie. Ce serait même la structure spécifique de sa pensée. Le corpus à l'étude est immense puisqu'il s'agit de toute l'œuvre publiée, ce qui représente des dizaines de milliers de pages parues durant près de trois quarts de siècle. Gérard Bouchard insiste sur le caractère novateur de son approche : ce n'est pas l'éventuelle cohérence chez Groulx qu'il tente de cerner, mais, au contraire, l'incohérence, l'ambivalence et la contradiction que l'on retrouverait constamment, ce qui, à ses yeux, le dispense de situer son objet d'études dans le temps. Ainsi, plutôt que de chercher à en comprendre le sens (à un moment donné, dans telle circonstance, en réaction à tel événement ou pour tel groupe social donné), il désarticule la pensée de Lionel Groulx. Il l'émiette sans tenir compte des contextes d'énonciation ni du type d'écrit (roman, article de vulgarisation, ouvrage d'histoire ou journal intime).

Mais qu'est-ce qu'une contradiction ? L'auteur n'a pas cherché à analyser les textes de Lionel Groulx dans leur intégralité (un livre, un article, une conférence) et à y déceler les contradictions internes. Il applique plutôt une grille de thèmes (les siens), présentés comme des oppositions, mais qui n'en sont pas forcément et que, dans bien des cas, tout le monde peut choisir à la fois ou alternativement. Ainsi, il est permis, sans devenir schizophrène, d'accepter le changement tout en voulant conserver certaines traditions ; on peut se sentir nord-américain sur le plan identitaire (donc se situer en rupture avec l'Ancien monde) et vouloir aussi préserver certains aspects d'un héritage français (donc accepter une certaine continuité) ; n'en déplaise à certains, on peut être nationaliste et fédéraliste ; on peut accepter la démocratie, mais aussi la critiquer sans arrêt ; on peut aimer la ville et la campagne, comme on peut détester certains côtés de l'une et de l'autre. Je suppose aussi que croire à l'action de la Providence ne dispense pas de laisser aux êtres humains quelque chose à faire avec leur sort (voir la page 199 pour un résumé de l'analyse caricaturale de l'auteur sur cet aspect).

Bref, le système binaire que Gérard Bouchard a imaginé s'avère un instrument trop peu raffiné pour étudier la « pensée ». Le procédé consiste à rassembler dans une section – comme avec un aimant – les extraits qui connotent un des pôles de ladite contradiction, puis enchaîner avec une section réservée à l'autre pôle. Sur le plan scientifique, le résultat est affligeant. Malgré le talent de l'auteur, dont le style est toujours agréable, la lecture des *Deux chanoines* devient vite lassante et même agaçante parce qu'on a l'impression qu'il fait exprès pour rendre les propos in-signifiants. Il est bien certain que Gérard Bouchard a compris que les énoncés de sens opposé sur le peuple, par exemple, pouvaient se comprendre. Lionel Groulx a proclamé toute sa vie son amour pour son « petit peuple » – sur un plan assez abstrait –, tout en le critiquant sévèrement quand, concrètement, il ne se conduisait pas en fonction de ses attentes particulières. Mais Gérard Bouchard préfère y voir une contradiction : comment, s'étonne-t-il, peut-on prétendre aimer ceux qu'on appelle aussi « peuple de nouilles » ? L'auteur ne cesse de fabriquer à peu de frais des pseudo-contradictions. Par exemple, que le chanoine ait pu dire que les femmes avaient un rôle social et national à jouer ne fait pas de lui un partisan de l'émancipation des femmes (*sic* !), qui se contredirait en affirmant aussi leur fonction primordiale d'épouses et de mères (p. 205) ; la majorité de ses contemporains et même des féministes en étaient là dans la première moitié du XX^e siècle. Ou encore, qui croira que Lionel Groulx ait été parfois libéral (voir le chapitre VI), voire homme de gauche à ses heures ? On ne devient pas libéral parce que, à l'occasion, on accepte une valeur associée au libéralisme. En outre, dans ce chapitre, l'auteur confond libéralisme, démocratie et capitalisme.

Pour saisir la contradiction, il faut presque toujours se placer du point de vue de l'auteur qui érige la norme. Gérard Bouchard sait ce que le penseur aurait dû dire et même quand il aurait dû s'exprimer. Il va jusqu'à reprocher au pauvre chanoine (p. 208) d'avoir fort peu commenté le concile Vatican II en 1962, alors que ce dernier était âgé de 84 ans ! Autre reproche, plus sérieux : « Ce petit peuple qu'il respectait et plaçait au-dessus de tout, siège de la vie nationale, acteur principal de l'histoire, Groulx ne lui reconnaissait guère de droits. Il lui refusait le plus fondamental : celui de la souveraineté, sur lequel les nations démocratiques fondent l'autorité, la légitimité de l'État et les règles de la vie collective. » (p. 202) On aura compris que le chanoine ne pensait pas de la bonne manière (ce qui est peut-être une opinion légitime, mais une opinion, justement).

C'est sûr qu'il y a des contradictions, des tensions, des ambivalences chez Lionel Groulx. Par exemple, Gérard Bouchard montre fort bien comme « l'État français » du penseur nationaliste prête à confusion. Sa lecture exhaustive permet aussi de voir que Lionel Groulx a parfois « oublié » – selon moi – de se contredire : ainsi, il n'a jamais renié ses propos chaleureux à l'endroit des dictateurs fascistes européens. Toutefois, et il aurait fallu en tenir compte, les antinomies groulxiennes sont souvent provoquées par la difficulté de concilier certaines valeurs avec des éléments de conjoncture externe. Les exigences de la religion et celles de la nation ne sont pas incompatibles en soi et surtout pas pour le chanoine qui a toujours voulu refuser de choisir entre les deux. Cependant, des événements impliquant le clergé irlandais, comme la crise sentinelliste, ou des décisions de ses supérieurs hiérarchiques, comme l'orientation non nationaliste donnée à l'action catholique, mettent les valeurs de Lionel Groulx en tension. Il se sent alors comme un homme qui « aurait à redresser l'axe de sa vie », écrit-il au père Lévesque en 1935. Mais, malgré tout, il est toujours resté croyant et homme d'Église... tout en n'abandonnant pas son projet national.

Pour sa nation, Lionel Groulx rêve sans doute, surtout dans les années 1920, d'une éventuelle autonomie. Il aime bien son image de leader ou de berger, même s'il est incapable de l'assumer jusqu'au bout. C'est un intellectuel et non un homme politique. Afin de maintenir son ascendant sur une jeunesse qui piaffe d'impatience durant les années 1930, il flirte avec l'idée d'un État français. En même temps, si on lit ses textes jusqu'au bout, il subordonne toujours ce projet à la volonté de la Providence et il rappelle qu'il ne faut pas abandonner la diaspora canadienne-française, toujours incluse dans sa définition de la nation. Est-ce souffler le chaud et le froid, comme le croit Gérard Bouchard ? Pour l'affirmer, il faut s'inspirer d'une norme actuelle et oublier les limites du possible dans une société donnée, à une époque donnée.

D'autre part, il n'est certainement pas paradoxal que, lors de la Révolution tranquille, le chanoine ait tourné le dos « au mouvement de redressement national et à l'élan politique qui se dessinait en faveur de l'indépendance politique » (p. 207-208). Bien au contraire : les projets nationaux des années 1960 comportaient une laïcisation de la société québécoise qui allait à l'encontre de ses valeurs fondamentales. Vers la fin du livre, tout en continuant de soutenir que la pensée du chanoine était structurellement contradictoire, Gérard Bouchard endosse (ô paradoxe !) le point de vue exprimé notamment par Jean-Pierre Gaboury et Benoît Lacroix, selon lequel « les idées de Groulx, dans leurs coordonnées essentielles, ont peu changé au cours de sa carrière. » (p. 233-234) À mon avis, si on distingue justement le fondamental du secondaire – ce que la méthode de l'auteur ne permet pas –, Lionel Groulx est un penseur dont les valeurs, les croyances, les idées, voire les projets ont beaucoup moins changé que la société dans laquelle il s'insérait. C'est aussi pour cette raison que l'analyse aurait dû prendre en compte les contextes d'énonciation : même lorsque le chanoine tenait des propos semblables à des époques différentes, la signification changeait.

À la fin de ce deuxième livre, on trouve ce qui avait déjà été quasi postulé à la fin du premier : « Groulx, l'homme de l'échec ». Gérard Bouchard n'aime pas ou, pour reprendre ses termes, il trouve inopérants les « mythes » de Lionel Groulx qui, en fait, sont des valeurs : la spiritualité, l'idéalisme, la survivance, notamment. Les projets de ce penseur ont échoué, c'est certain, et il en était conscient jusqu'à l'amertume. Faut-il imputer cet échec à une pensée déficiente ? Telle que présentée, c'est-à-dire en miettes, la pensée de Lionel Groulx est rendue déficiente, voire ridicule (même si tel n'était pas l'objectif de l'auteur). Comment les admirateurs du chanoine ont-ils fait pour ne pas s'en rendre compte ? En lisant ce livre, on ne peut comprendre pourquoi ce discours idéologique a fonctionné pour ce groupe de nationalistes ni – ce que l'auteur néglige totalement – à quels autres discours (libéraux, par exemple) cette pensée traditionaliste était confrontée. Gérard Bouchard est, bien sûr, conscient des contraintes auxquelles une pensée nationaliste pouvait faire face (minorité fragile sur le continent, domination du fédéral, de la Grande-Bretagne et même du Vatican). Cependant, avec un volontarisme étonnant, il affirme : « Après tout, il est permis de croire que, si Groulx avait su proposer les bons mythes, tout cet échafaudage de contraintes, de verrous, de figures de désarticulation aurait pu être soit occulté, soit harnaché de quelque façon, comme il est arrivé dans d'autres sociétés ou nations. » (p. 241) Suffirait-il de penser correctement pour faire advenir la réalité que l'on souhaite ? Et, par ailleurs, qui jugera des bons et des mauvais mythes ? des bonnes ou des mauvaises pensées ?

Le lecteur qui voudrait lire cet ouvrage en vérifiant d'où viennent les citations, de quelle époque ou de quel type de document elles proviennent,

se heurtera à un appareil critique hors du commun. Tout d'abord, les notes sont à la fin du livre et les références sont abrégées à la manière des sciences sociales plutôt qu'à celle des historiens. Ainsi, on ne retient que la date de publication, assortie d'une lettre minuscule pour distinguer les titres d'une même année. Étant donné les nombreuses publications du chanoine, il faut se référer constamment à la bibliographie. Cette double vérification est déjà loin d'être commode. Mais la limite est franchement dépassée lorsqu'on s'aperçoit que les multiples références d'une même note ont toutes été reclassées selon l'ordre chronologique des titres ou l'ordre numérique des pages, sans aucune relation avec l'ordre d'apparition des citations dans le texte.

Par ailleurs, même si une certaine historiographie est évoquée à l'occasion dans *Les deux chanoines*, il n'y a pas vraiment de discussion avec les historiens. Le chapitre VI du livre *La pensée impuissante*, « Retour sur le chanoine Groulx », révèle un dialogue de sourds entre les critiques et l'auteur. Ainsi, ce dernier maintient qu'il n'a pas besoin de se préoccuper de chronologie puisque Lionel Groulx se contredisait tout le temps, y compris à l'intérieur d'une même période. Il refuse donc ou il n'a pas compris l'importance pour une analyse scientifique des contextes d'énonciation, ce qui ne se réduit pas à une date d'énoncé. Préférant s'en tenir aux mots – et *Les deux chanoines* reproduisent, en effet, une avalanche d'extraits généralement courts –, il rejette aussi l'argument voulant que des énoncés contraires ne soient pas nécessairement contradictoires, argument qui, pourtant, aurait mérité une considération certaine. Bref, malgré les objections de nombreux critiques, il reste assuré de la valeur de sa méthode et de ses conclusions. Il affirme toujours que Lionel Groulx a échoué parce qu'il n'a pas su penser correctement, alors que, à mon sens, le chanoine a certes échoué, mais parce que ses contemporains ont majoritairement rejeté sa pensée. Lionel Groulx n'était pas le « phare de la nation », mais celui d'un groupe de nationalistes.

La pensée impuissante

Comme il n'a rien retenu de la critique de ses pairs, Gérard Bouchard poursuit sur la même lancée avec *La pensée impuissante*. On y trouve le même cadre théorique avec sa perspective normative et téléologique, la même méthodologie inadéquate et le même appareil critique défectueux. Tout reste donc en place pour retrouver une pensée impuissante. Au-delà de Lionel Groulx et de quelques penseurs qui seront couchés sur le même lit de Procuste, c'est toute une culture qui intéresse Gérard Bouchard et, dans ce contexte, c'est la collectivité canadienne-française qui devient incapable.

Dans ce dernier ouvrage, le choix des penseurs est mal justifié et l'ensemble est fort loin de représenter un échantillon significatif de la

« pensée » canadienne-française. Bien que l'auteur prétende avoir sélectionné des penseurs « très influents », qui pourra croire qu'Arthur Buies, Jean-Charles Harvey ou Edmond de Nevers étaient les « intellectuels les plus en vue de leur temps » ? (p. 249) Le premier était doté d'un certain panache, dans sa jeunesse, du moins ; le second a pour ainsi dire eu la chance d'être censuré par l'archevêque de Québec, sinon la postérité l'aurait largement ignoré ; enfin, le dernier s'est révélé un « piètre penseur », de l'aveu même de Gérard Bouchard. Édouard Montpetit s'avère plus intéressant, mais passé à la moulinette à la manière utilisée pour Lionel Groulx, il finit par ressembler à ce dernier : « à l'ombre (et à l'image) du chanoine Groulx », titre l'auteur. On constate encore l'effet d'une méthode d'analyse qui, en désarticulant les propos, peut assimiler un libéral comme Édouard Montpetit à un traditionaliste comme Lionel Groulx. De plus, la sélection de l'auteur ne rencontre pas l'objectif de présenter une véritable variété de discours : Arthur Buies et Jean-Charles Harvey ne font tout simplement pas le poids pour illustrer la pensée libérale.

Les chapitres consacrés aux quatre penseurs sélectionnés sont précédés d'une longue ouverture sur les thèmes de l'utopie et de la colonisation. Tout y est pêle-mêle : les discours ultramontains voisinent les discours libéraux, la tradition côtoie la modernité, le ruralisme s'allie avec le développement économique intégral, le mythe de la survivance compétitionne avec l'esprit d'aventure, les romans sont mis sur le même pied que les discours des propagandistes stipendiés de la colonisation, et tout ça sur des décennies et des décennies. Un véritable maelström ! Encore une fois, cette méthode défie la signification.

Ce livre fourmille également de jugements de valeur implicites ou explicites, d'expressions comme « on aurait pu s'attendre à... » : par exemple, si un penseur se prétend favorable à l'éducation comme instrument de relèvement des Canadiens français, Gérard Bouchard s'attend à ce qu'il soit favorable à l'instruction obligatoire, sinon sa pensée risque de recevoir une mauvaise note... On voit bien que l'incohérence, l'antinomie ou le contradictoire relèvent d'une norme extérieure. Cette relecture de quelques penseurs canadiens-français s'avère nettement orientée par une vision téléologique. Il n'est pas la peine de détailler ce qui me semble les lacunes de cet ouvrage. Ce sont en gros les mêmes que pour le précédent, en pire cependant, parce que, au moins, le chanoine avait une pensée (que je ne partage pas du tout, mais c'est une autre question).

En conclusion, Gérard Bouchard évoque une pensée « efficace à sa manière », celle des élites politiques, du haut clergé, du milieu des affaires et des professions libérales, qu'il a pourtant mise de côté dans cette recherche. Ce choix est discutable puisqu'il s'agit certainement des discours dominants.

C'est la pensée – étonnant singulier – qui s'est « trouvée en prise sur le devenir canadien-français durant le siècle considéré et qui l'a, en définitive, façonné : une pensée du consentement bien calculé, de la résistance prudente, de l'attribution volontaire, qui a en quelque sorte, et très indirectement, négocié le sous-développement de cette société en tirant profit des multiples dépendances qui l'affligeaient. » (p. 248) Je ne sais pas s'il est plus mortifiant pour une société d'avoir des intellectuels incapables ou de profiteuses sinon traîtresses élites politiques, économiques et religieuses. Il ressort que les Canadiens français étaient bien mal lotis ! Et, encore une fois – vieux refrain –, c'était leur faute. Il ne s'agirait pas « d'infirmités individuelles », apprend-on finalement, mais d'une incapacité collective. Si l'on se fie à Gérard Bouchard, avant la Révolution tranquille, le Québec était « une société délabrée qui montrait les signes familiers d'un lourd héritage colonial et, plus généralement, d'une multiplicité de dépendances dont elle n'a pas su se défaire, faute d'un discours efficace nourri de mythes mobilisateurs. » (p. 255)

L'auteur est si ravi de sa méthode qu'il souhaite que ce genre d'analyse se poursuive. De grâce, non ! Forts bien écrits, comme à l'habitude, ces ouvrages seront probablement appréciés par des lecteurs peu critiques, mais ils ne sont malheureusement pas utiles pour l'avancement des connaissances.

Fernande Roy
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal